

C'est arrivé près de chez vous
Cranbourne
Billy (Les jours de hurlement)

Étienne Bourdages

Number 145 (4), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68391ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourdages, É. (2012). Review of [C'est arrivé près de chez vous / *Cranbourne* / *Billy (Les jours de hurlement)*]. *Jeu*, (145), 9–12.

Cranbourne

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET INTERPRÉTATION **FABIEN CLOUTIER** / ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **SOPHIE THIBEAULT**
CONCEPTION DE LA CHAISE, DES COSTUMES ET DES TATOUAGES **MAUDE AUDET** / ÉCLAIRAGES **PATRICK CAMPAGNA**
MUSIQUE ORIGINALE **MARTIEN BÉLANGER** / REEL À BOUCHE **MICHEL FAUBERT**
PRODUCTION DU THÉÂTRE **URBI ET ORBI**, PRÉSENTÉE À LA SALLE FRED-BARRY DU 29 FÉVRIER AU 17 MARS 2012.

Billy (Les jours de hurlement)

TEXTE **FABIEN CLOUTIER** / MISE EN SCÈNE **SYLVAIN BÉLANGER**, ASSISTÉ DE **CATHERINE LA FRIÈRE**
SCÉNOGRAPHIE **ÉVELYNE PAQUETTE** / COSTUMES **MARC SENÉCAL** / ÉCLAIRAGES **ERWANN BERNARD**
MUSIQUE ORIGINALE **LARSEN LUPIN** / AVEC **LOUISE BOMBARDIER** (LA MADAME), **GUILLAUME CYR** (LE PÈRE DE BILLY)
ET **CATHERINE LAROCHELLE** (LA MÈRE D'ALICE).
PRODUCTION DU **THÉÂTRE DU GRAND JOUR**, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 30 AVRIL AU 18 MAI 2012.

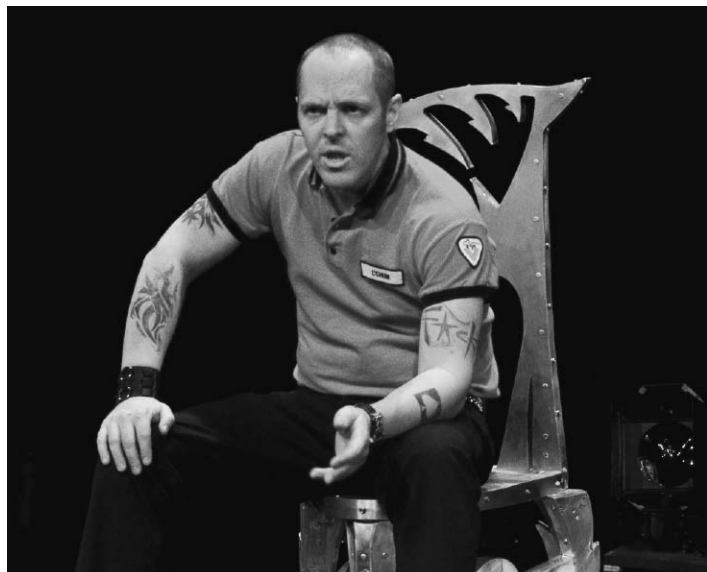
ÉTIENNE
BOURDAGES

C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS

Le mot de Cranbourne

Avec *Cranbourne*, Fabien Cloutier revisite les parages de sa ville natale, comme il l'avait fait en 2008 avec le percutant *Scotstown*¹. Cette fois encore dans la peau du chum de Chabot (l'Chum), il tient son public en haleine pendant un peu plus d'une heure sur les routes de la Beauce, où s'accumulent les anecdotes désopilantes entrecoupées de digressions scabreuses, toutes livrées avec panache dans une langue truculente et unique, totalement maîtrisée. En s'ajoutant au précédent, ce nouveau conte contribue à la construction d'un univers singulier, hautement tributaire d'une région située en marge des grands centres urbains. Or, pour le public montréalais, si les originaux mis de l'avant et leur accent sont parfois empreints d'exotisme, la parole du conteur, lucide et conscient des travers de ses semblables, ne manque pas d'établir une certaine complicité. Un travail qui n'est pas sans rappeler celui effectué par Fred Pellerin, également inspiré par son village natal et les personnages qui le peuplent. Toutefois, sur la carte du Québec comme dans le ton, *Cranbourne* se trouve à des lieues du monde merveilleux de Saint-Élie-de-Caxton.

1. Voir le portrait que je lui avais consacré à cette occasion dans *Jeu* 135 (2010.2), « L'éloquence d'un petit monde », p. 138-143.



Cranbourne (en répétition), écrit, mis en scène et interprété par Fabien Cloutier. Spectacle du Théâtre Urbi et Orbi, présenté à la salle Fred-Barry à l'hiver 2012. © Urbi et Orbi.

À 33 ans, l'Chum trouve que sa vie, « c'est pas grand-chose² », il se sent comme « dans une période faible ». Mais il lui suffit d'un pénible détour dans un chalet avec quatre gars qu'il décrit avec sarcasme comme étant une « belle p'tite gang de vainqueurs » pour méditer plus avant sur sa situation et se décider à trouver dans la prochaine année « une blonde steady » et « une job ». Tout va pour le mieux : au prix de péripéties cocasses, il est engagé « aux Petits Gâteaux Vachon », où il fait la rencontre de Cindy, une fille de Cranbourne. Il quitte Scotstown, emménage avec sa blonde, projette de se marier... Tout va pour le mieux... du moins, jusqu'aux dernières minutes de son monologue. Quand son récit-cadre ramène les spectateurs au présent, la fatalité tombe sur la salle comme une tonne de briques. Tandis que l'avenir s'annonçait beau pour l'Chum, qu'il s'était fixé un but et l'avait atteint, son passé lui revient. Ses quatre « colons » d'amis du début débarquent le matin de ses noces, question d'enterrer sa vie de garçon de manière mémorable. Ils ne font ni une ni deux, l'attachent, le droguent, le kidnappent, puis partent en trombe pour une virée sans destination avouée et qui s'achèvera brutalement, en catastrophe. Alors, encore sous le choc, l'Chum nous relance la même question qu'en ouverture : « Si chu un bon gars/ Comment ça qu'la pelletée d'marde à m'arrive à moé ? » Il doit payer. Mais pour quelle faute ?

De la « marde », il y en a effectivement sur son parcours, mais pas toujours de cette sorte-là. Il y en a à tel point que ce ne serait plus un lapsus de parler désormais du « mot de Cranbourne ». À un moment, on s'enlise dans la bouse – littéralement ! –, l'Chum évoquant l'« activité familiale » imaginée par les habitants de Saint-Magloire : « Devine où la vache va chier ». Mais il nous ramène à la surface par son esprit et les commentaires sarcastiques qu'il fait à l'endroit de son entourage. À l'écouter, l'Chum serait le seul individu sain du coin. Même s'il est à la fois juge et parti, il se positionne au-dessus de cette mêlée « d'mongols » dont il observe parfois les us et coutumes avec un certain mépris.

Cette distance entre le conteur et son propos devient le principal moteur des effets comiques. Il faut rendre à Cloutier ce qui lui revient : loin de porter sur la scène un imbécile grivois et sans morale, ce que le texte seul pourrait laisser entendre, il insuffle au personnage un fond de tendresse et de générosité bon enfant, une timidité qui amènent le spectateur à accepter à peu près n'importe quoi, de l'argumentaire sophiste expliquant pourquoi il est plus sensé « d'être rassice [...] sués islam/ Que sués nouères » à la vache qui « éternue du cul [...] Comme du Jig-a-loo », en passant par la bague de fiançailles cachée dans l'anus. S'il est d'abord étonné, son rire de consentement finit par se déployer avec plaisir. Le regard que l'Chum porte sur la vie et les gens qu'il côtoie est assurément dur, mais sa manière de nous le livrer est impayable. Vêtu d'un polo Vachon

qui contraste avec les nombreux tatouages tribaux dont ses bras sont recouverts, Cloutier prend le contrôle de notre imagination. À la fin – et on ne la voit pas venir ! –, le charme et le talent de conteur du comédien auront opéré sans ambages.

Polyphonie dissonante

Quelques semaines plus tard, on retrouvait l'univers de Cloutier sur les planches de la Licorne, mais dans une mise en scène de Sylvain Bélanger aussi sobre et dépouillée, laissant toute la place nécessaire à cette parole impétueuse. Il ne s'agit pas cette fois d'un conte urbain, les personnages ne s'adressent pas directement au public, mais la facture de *Billy (Les jours de hurlement)* s'inscrit dans la continuité du genre. La pièce entrecroise trois monologues qui pourraient exister indépendamment les uns des autres si ce n'était des rares échanges entre les protagonistes. Montage hachuré où chaque réplique ramène le spectateur à une réalité particulière, le replongeant instantanément dans l'intimité de chaque personnage, la narration se construit avec rythme et violence à travers la juxtaposition de touches expressionnistes. Après une heure, le public quitte la salle saisi par ce tir continu.

Si, au premier abord, la structure paraît éclatée et exige toute la concentration du spectateur, au final, le récit s'avère linéaire et cohérent. L'auteur emprunte un procédé évoquant certains textes de Tremblay ou de Vinaver. Petit à petit, des liens s'établissent, et les vies s'entrelacent au gré des circonstances du quotidien. Quand les lumières s'éteignent, la boucle est bouclée. Au bout du compte, toutes ces existences autonomes sont en relation ; ce qui nous était apparu, au départ, comme des partitions solos était en fait un chœur.

En arrière-plan, une bordée de neige exceptionnelle. Quarante centimètres ! D'autant plus exceptionnelle qu'elle sera suivie d'un froid parfaitement québécois : -27 °C. Une jeune mère parle d'un garçon : Billy. Un matin, en arrivant à la garderie qu'il fréquente avec sa fille Alice, il a « la face sale³ », des restes de « crottes de fromage ». « C'est pas long laver une face/ C'est pas dur laver une face [...] La fierté que ton enfant soit propre/ Y ont pas ça eux autres » (p. 13-14). Il ne lui en faut pas davantage. « C't'assez », se répète-t-elle. Cet indice, mêlé à d'autres impressions, lui suffit : les parents de Billy ne prennent pas soin de leur fils, elle s'engage à les dénoncer. Ça commence par une filature : « Pis j'me parke dans rue/ En face de l'appartement de Billy pis les parents lettes/ Y sortent du bloc/ Un bloc lette/ Oûsque d'autres sales comme eux autres restent » (p. 20). Il s'avère qu'elle n'a pas tout à fait tort. Effectivement, le comportement des parents de Billy est discutable : ils le laissent attendre dans la voiture pendant qu'ils mangent des beignes, boivent leur café. Scandalisée, elle attend d'être à la garderie pour faire un esclandre, prenant le personnel

2. Les citations de *Cranbourne* sont tirées du tapuscrit de l'édition à paraître prochainement chez Dramaturges Éditeurs, que l'auteur nous a généreusement prêté.

3. Les citations de *Billy* sont tirées du texte publié chez Dramaturges Éditeurs en 2012.



Billy (Les jours de hurlement) de Fabien Cloutier, mis en scène par Sylvain Bélanger. Spectacle du Théâtre du Grand Jour, présenté à la Licorne au printemps 2012. Sur la photo : Catherine Larochelle (la Mère d’Alice), Guillaume Cyr (le Père de Billy) et Louise Bombardier (la Madame). © Yanick Macdonald.

à partie. Incarnée par Catherine Larochelle, celle qui nous était apparue presque inoffensive, défenseuse de principes altruistes, se révélera haineuse et entêtée.

La version du père de Billy se développe en simultané et rétablit les faits. Celui qu’on aurait eu tendance à condamner en suivant le procès que lui fait la mère d’Alice n’est pas si rustre qu’il y paraît. Il travaille, il est attentif au bien-être de son enfant, un garçon peut-être plus lent que la moyenne qui préfère rester seul

dans la voiture à apprendre les paroles des chansons de Caillou. « Lui/ Y est ben content/ Y écoute sa musique dans l’char/ J’y mets sa compil/ Y chante/ Tranquille/ Y aime ça/ On revient dans l’char/ Pis y est d’bonne humeur » (p. 99), explique-t-il. Dans ce rôle, Guillaume Cyr rend bien le paradoxe. Physiquement imposant, la chemise tachée de crème pâtissière, il n’en dégage pas moins une sensibilité bonhomme. Si l’on n’est pas prêt, au final, à lui donner tout à fait raison, on ne ferait plus l’erreur de le montrer du doigt impulsivement.

En marge de ces deux existences parallèles, Cloutier installe un troisième personnage. Au lieu de le désigner par une appellation neutre ou dénuée de sous-entendu comme la Femme, il l'appelle plutôt la Madame, non sans ironie, l'attitude de cette dernière n'évoquant aucune dignité malgré la longueur du titre qu'elle se donne en se présentant : « Adjointe senior aux activités de formation ». La Madame est justement sur son lieu de travail, qu'on imagine être une tour du centre-ville embourbée dans une bureaucratie fastidieuse ou un fonctionariat oisif, mais elle ne travaille pas vraiment, elle passe ses journées à placoter avec ses voisines, à participer à des concours radiophoniques, à se plaindre, à condamner les choix ou les comportements des uns et des autres, comme « le cave/ 'ec son grand foulard » qui se déplace en « bicyk » malgré les « quarante pieds d'marde [tombés] c'te nuitte », mais surtout, à attendre que « l'innocent » – on apprendra qu'il s'agit du père de Billy – vienne enfin installer son babillard.

Un peu en retrait – elle n'a pas d'enfant, ses préoccupations quotidiennes sont donc différentes de celles des deux autres –, elle ne fait pas moins preuve d'une mentalité semblable ; ses raisonnements, ses prises de position découlent de raccourcis similaires et semblent grandement influencés par le discours des animateurs de radio parlée qu'elle appelle ses « tits-gars ». Sociopathe sur les bords, d'approche désagréable, elle n'est jamais sur le point de remettre en question son attitude : « Y a-tu yinque à radio qu'y a du monde de parlab' ? » (p. 94) N'empêche, le personnage paraît essentiel. Aussi naïve qu'innoffensive, son impertinence comique fait contrepoids à la hargne des deux autres. De plus, sans se laisser aller à une grossièreté caricaturale et unidimensionnelle, Louise Bombardier parvient à lui conférer une certaine vulnérabilité, rendant la Madame sympathique, voire attachante. Bref, on en redemande !

Cloutier scrute ses personnages à la loupe, pas tant en exposant une profondeur psychologique qu'ils exprimeraient de vive voix, mais par le détour de remarques assassines – « Lui y est marié/ Mais si y avait voulu faire une tapette/ Y en aurait faite une crise de bonne » (p. 62) –, ou par la précision et l'importance accordée à des gestes anodins – « Sul calorifère les mitaines » (p. 16). Il révèle leurs valeurs fondées sur des idées reçues, des généralités, une mésinterprétation des apparences. Leur vision du monde s'arrête aux surfaces ; il est tel qu'ils le voient, et le mépris de la différence est de bon ton. À preuve, la méchanceté gratuite de leurs commentaires sur les politiciens, les syndicats... Traiter quelqu'un de BS est l'insulte suprême. Et cet argumentaire *ad hominem* de

s'achever sur la confirmation de sa vacuité : « Anyway », « Entoucas », « Là là/ Crisse/ Heille ». L'acuité avec laquelle est présenté l'anecdotique, la force évocatrice de certains détails et les mouvements itératifs de l'écriture de Cloutier deviennent les marques d'une culture. Milieu populaire, certes, l'accent jousisé le dénote, mais pas totalement miséreux ; il s'agit bien d'une certaine « classe moyenne ». Elle ne gagne pas « 75 000 par année », mais paye ses taxes et ses impôts, ce qui lui donne toute la liberté de s'exprimer. On rit fort, mais le portrait, il faut bien l'admettre, nous ressemble un peu, et si l'on refuse de s'y reconnaître, c'est peut-être parce qu'il est sans espoir.

La scénographe Évelyne Paquette a choisi de situer les personnages dans un lieu désenchanté, immaculé comme la neige qui tombe, hors de l'espace et du temps, sorte d'arène cadrée en partie par des panneaux de plexiglas translucide arrivant au bout d'un large bandeau blanc accroché au plafond. Seuls les costumes de Marc Sénécal renvoient explicitement à la réalité des personnages et à la météo extrême. De cet ensemble se dégage une impression de purgatoire, comme un lieu d'expiation qui ne servirait pas tant à se purger de ses fautes qu'à mettre son mal-être sur le dos des autres. Soliloquer pour s'analyser, pour faire amende honorable ? Non, pour déverser sa violence intérieure sur autrui.

On pardonnera à l'auteur la tournure moralisatrice qu'emprunte la fin ; elle est propre au genre du conte. Pendant que la mère d'Alice, excédée par son comportement, confronte enfin le père de Billy et l'accuse d'insouciance, elle laisse sa propre fille dans sa voiture tandis que le moteur tourne et que le pot d'échappement est bouché par le banc de neige. Tel est pris qui croyait prendre ! L'enfant sortira de cet empoisonnement avec des séquelles, certes, mais ce sera au spectateur d'en déterminer la nature exacte. Il y a ici une insistance à en faire des êtres faillibles, alors que le reste du texte suffisait à nous le faire comprendre.

Observateur intransigeant de sa société, Fabien Cloutier est-il pour autant cynique ? Ce serait accepter le mal et s'avouer impuissant devant lui. Ce n'est pourtant pas l'impression qui demeure après ces deux spectacles. Nous sortons plutôt ébranlés dans nos convictions altruistes parce que, ça et là, nous nous sommes reconnus dans les personnages. Ça secoue, ça fait réfléchir, ça remet en question. La citation de Camus retenue pour le programme de *Billy* suggère peut-être une réponse : « Cette époque est la nôtre et nous ne pouvons vivre en nous haïssant. » ■